

Où s'abonne à Lyon,
Rue Neuve, 37, au 2^{me}.
(UNE BOITE EST PLACÉE DANS L'ALLÉE.)

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend
dans les Théâtres.

LES AVIS ET RÉCLAMATIONS
doivent être adressés franco au bureau
de L'ENTR'ACTE.



Abonnement :
Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.
Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :
25 centimes la ligne. — On traitera de gré à gré
pour les annonces d'une certaine étendue.

L'ENTR'ACTE,

Gazette des Salons et des Théâtres.

DESSINS DE MODES, GROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

BIOGRAPHIE.

M^{me} Jenny Vertpré.

M^{lle} Jenny Vertpré, aujourd'hui M^{me} Carmouche, est née à Bordeaux au commencement de ce siècle ; mais nous ne lui demanderons pas son âge précis. — Demande-t-on le jour où elle est née à une fleur dont on savoure le parfum ? — Elle annonça de bonne heure les heureuses dispositions théâtrales qui en ont fait plus tard une des plus agréables actrices de la capitale. En 1816, M. Saint-Romain, directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, fit jouer à M^{lle} Jenny Vertpré *la Pie voleuse*, et dès cette époque la jeune actrice fit courir tout Paris et se plaça, dès son premier pas, au rang honorable qu'elle occupe encore.

Après la Porte-Saint-Martin, le théâtre des Variétés, si riche alors en artistes de premier ordre, le théâtre des Variétés où brillaient à la fois Brunet, Tiercelin, Potier, Lepeintre, Odry et Vernet, mais qui n'avait pas en femmes de talents équivalents, s'empessa d'engager Jenny Vertpré et de lui confier ses plus importantes créations, telles que *la Chercheuse d'esprit*, *Ninette à la cour*, et cent autres ouvrages dont son talent fin et spirituel assura la réussite.

M^{lle} Jenny Vertpré ne fut pas moins heureuse au théâtre du Gymnase, où elle passa plus tard et où elle créa *la Demoiselle à marier*, *la Chatte*, *le Mariage de raison*, etc. Chaque rôle nouveau ajoutait un fleuron à sa couronne, et ce fut alors qu'elle épousa un de nos plus spirituels auteurs dramatiques, M. Carmouche, notre compatriote. Depuis cette époque elle cessa d'être attachée aux théâtres de Paris ; elle voyagea en France, en Allemagne, en Angleterre, et trouva partout de justes admirateurs de son talent. Plusieurs fois déjà Lyon a eu le plaisir d'applaudir cette actrice si gracieuse et si piquante, et nous avons cru être agréables à nos lecteurs en faisant figurer aujourd'hui son portrait dans notre galerie, où sont déjà venus s'encadrer avec bonheur presque toutes les célébrités artistiques de notre époque, et dans laquelle par conséquent elle se trouvera en famille.

REVUE THÉÂTRALE.

Dans notre dernier numéro nous avons dit ce qu'était la critique badine, s'affublant de la forme légère, et folâtrant avec l'honneur et la justice. Nous parlerons aujourd'hui de la critique grondeuse, s'effarouchant de tout et visant au mélodrame. Celle-ci se frotte aux couloirs de nos théâtres, accueille tous les bruits sinistres qui circulent, et postée comme la sauvegarde des privilèges publics, elle signale partout l'empiétement de la direction sur les libertés populaires. Pour elle l'observation des formes les plus ordinaires est une fiction que le caprice de quelques spectateurs peut abattre, et l'artiste usant de ses

droits encourt son anathème. Par exemple, la critique grondeuse a-t-elle osé dire qu'une cantatrice est condamnée dès la première entrée en scène de son premier début, la voici qui la repousse sans l'entendre, et si le second début est tenté, elle le regardera comme une injure à l'opinion. Nous affirmons que ce n'est point un fait de notre invention, et nous pourrions au besoin citer les preuves à l'appui ; cette semaine nous les fournirait. Qu'une jeunesse bruyante tranche aussi cavalièrement les questions, nous le comprenons ; mais que la presse lui prête son concours, nous ne l'excuserons jamais.

Quelle garantie de sagesse présente un jugement semblable ? et comment pourra-t-on ramener les débuts dans leurs conditions légales, si une partie de la critique démolit ce que l'autre édifie avec tant de peine ? Ce n'est pas d'hier seulement qu'est établie la nécessité de trois débuts. Tous, public, artistes et direction, ont consenti à cette transaction quelquefois insuffisante ; tous ont reconnu qu'une triple épreuve pouvait à peine asseoir les jugements et donner à l'acteur le temps de dominer son trouble ; tous sont restés d'accord sur ce point que le débutant pouvait prendre sa revanche d'un ou de deux échecs, et cette règle ne doit point souffrir d'exceptions. Nous laissons de côté le marché d'argent qui lie la direction et l'acteur pour la durée des trois débuts ; nous ne parlons pas du droit pécuniaire et légitime dont on frustre la caisse des théâtres en arrêtant les représentations des débutants ; nous allons seulement au fond de la question d'équité, et la justice des trois épreuves en ressort franchement établie. Cette justice est rigoureuse pour tous, et nous croyons que dans aucun cas on ne peut s'y soustraire, dans la crainte d'ébranler les principes. Supposez, en effet, que par complaisance la direction consente aujourd'hui à sacrifier son intérêt et celui de l'artiste, en renonçant au droit des débuts, la concession volontaire passera aux yeux du public pour l'aveu forcé d'une défaite, et désormais la majorité des spectateurs ou même le groupe cabaleur s'emparera de ce précédent comme d'un privilège naturel ; un début suffira pour motiver l'irrévocable condamnation de l'artiste. La fermeté est l'une des nécessités de toute administration : maintenez l'entier exercice de vos droits, même sans espoir de réussite, ou vous perdrez peu à peu ces mêmes droits, et l'ennemi se placera dans vos positions abandonnées. Voilà ce que nous avons à dire sur les complaisances directoriales en matière de débuts. S'il est encore temps de prendre une résolution, qu'on profite de nos avis.

Maintenant que nous offrent de nouveau nos deux scènes ?

Grand-Théâtre.

Les reprises de *l'Eclair* et du *Barbier de Séville* ont fait oublier les discussions des semaines précédentes. Ces deux ouvrages, et le dernier surtout, rendus avec un remarquable ensemble, venaient bien à propos

pour désarmer les prétentions hostiles. Siran et M^{lle} Joly ont trouvé dans *l'Eclair* l'occasion d'un double triomphe ; la cantatrice chargée d'un rôle si bien créé par M^{lle} Toméoni, s'est constamment tenue à la hauteur d'une tâche fort lourde, et le grand duo du second acte, qui ne passa jamais, il y a deux ans, sans obtenir une triple salve d'applaudissements, a fait naître un enthousiasme plus ardent encore que par le passé. Que M^{lle} Joly serait une artiste complète, si, maîtresse de ses mouvements nerveux, elle n'agitait point ses bras comme le papillon bat des ailes ! M. Fouchet multiplie ses adieux à l'opéra avec une complaisance digne d'éloges. Ce spirituel acteur a toujours su, dans son chant, tourner adroitement les difficultés que la perte de ses moyens l'empêchait de franchir. La méthode en lui se substitue souvent à la voix, et de cette manière tous les rôles lui sont accessibles. Nous pourrions entendre une voix plus vibrante dans les gammes élevées ; mais l'artiste utile, le comédien élégant et correct se remplacera péniblement. La réussite du second début de M^{lle} Miller a été traversée par quelques sifflets, mais il reste beaucoup d'espérance. La jeune actrice a de la physionomie, du jeu, une voix un peu faible, mais agréable et légère. Songeons que l'emploi de dugazon n'exige pas les qualités des premiers sujets.

Vous connaissez *il Barbier*, cette charmante partition de Rossini adaptée à l'intrigue de Beaumarchais. Là, chaque partie prise séparément est un chef-d'œuvre, et si les scènes de province ne peuvent atteindre la perfection d'exécution que lui donnent les Bouffes, du moins est-il certain qu'il leur faut encore bien du talent pour ne point déchirer ces gracieuses broderies qui forment la texture de l'œuvre. Eh bien ! *le Barbier de Séville* a trouvé chez nous des interprètes dignes de lui. M. Eugène G. débutait pour la première fois sur notre scène, et d'accord avec le public, nous ne pourrions que l'encourager et l'applaudir. Avec une physionomie plus agréable qu'animée, M. Eugène possède une belle voix de médium, la seule qu'on puisse exiger chez un baryton. Quelques notes sortent de sa poitrine avec une ampleur éclatante. Peut-être désirerait-on un peu plus de souplesse et de moelleux dans ce rôle sautillant du barbier ; mais le trouble d'un début nuit à la légèreté des fioritures. Les rôles bouffes ne sont pas d'ailleurs les seuls de l'emploi, et cet artiste sera très-bien placé dans les rôles posés des grands ouvrages lyriques. Prenons acte des succès que notre baryton vient d'obtenir. Nous ne répéterons point à M^{lle} Joly et à M. Fouchet nos compliments et nos conseils ; mais félicitons M. Gagnon du bonheur avec lequel il s'est tiré d'un rôle plus important que le poste qu'il a choisi.

Nous n'espérons point qu'avec son talent de premier ordre, M. Joanny Bruyat consentit à se charger des seuls rôles de basse dans l'opéra comique ; mais, puisque la direction a su décider cet artiste, nous témoignerons bien haut et notre étonnement et notre satisfaction. Jamais l'emploi ne fut confié en des mains si habiles, et l'opposition naguère éprouvée par M. Joanny s'est convertie en d'unanimes bravos. Aussi voyez comme les rôles de Max et de Bazile ont été complètement dessinés et chantés ; la belle tête de l'artiste se prête à toutes les transformations, et nous l'avons trouvée aussi vraie d'expression dans Bazile que dans Bertram. Ne remarquez-vous pas également en son organe quelque chose de ces sons cuivrés que donnait Dérivis ?

Notre compatriote ne trouvera plus que des admirateurs. Attendons maintenant venir ses collègues ; l'affiche seule nous confie leurs noms, et M. Provence court après les recrues. Dieu merci ! le Grand-Théâtre peut désormais attendre.

Gymnase.

Ce théâtre ne rencontre plus d'entraves à la marche, parce que tous ses artistes sortent à peine de recevoir le baptême des opinions publiques ; mais si les physionomies nouvelles ne s'y produisent plus, les ouvrages nouveaux n'y paraissent pas davantage ; ceci est un malheur dont la reprise du *Démon de la Nuit* ne saurait complètement dédommager.

En revanche nous avons recouvré l'admirable talent de M^{me} Jenny Vertpré, et notre population viendra saluer encore l'une de ses plus douces connaissances. Lorsque les qualités de cette comédienne du vaudeville sont encore consignées dans tous les souvenirs, lorsque les feuilles parisiennes ont si souvent détaillé ses titres divers à la louange, nous pensons qu'il est inutile de nous poser en fastidieux copiste de tout ce qui fut écrit et pensé. M^{me} Vertpré doit ses succès à son jeu toujours naturel et fin, à sa voix restée jeune et pure, à sa physionomie piquante et animée, à sa diction comme à son silence, et, par-dessus tout, à cette variété de coloris dont elle se sert pour diversifier

ses créations nombreuses. Avec quelques-uns de ces genres de mérite M^{me} Vertpré se serait fait proclamer une précieuse artiste ; par leur réunion elle est devenue la première artiste du Vaudeville. Telles sont les causes de la vogue qui s'attache à son nom.

Héroïque Vengeance d'un Comédien.

Pendant la courte mais glorieuse révolution qui fit briller d'un si vif éclat le nom polonais, on ne voyait presque plus à Varsovie de jeunes gens ni d'hommes valides. Tous étaient au camp ; on envoyait à ceux qui s'abstenaient de prendre les armes une quenouille et des aiguilles. Les ouvrages que l'on représentait sur le théâtre respiraient ce brûlant amour du pays dont la nation entière était animée.

Dans une pièce récemment faite et composée pour la circonstance, un artiste nommé Wdislaw, jeune homme, remplissait le rôle d'un militaire qui chantait de ces couplets de gloire et de patrie, toujours accueillis avec transport par le public. Il montrait avec orgueil la croix d'honneur qu'il avait gagnée, disait-il, sur le champ de bataille. Son rôle était très beau ; les spectateurs l'applaudirent d'abord avec empressement, puis il firent une triste réflexion : un acteur qui représentait si bien un brave, un patriote, était citoyen polonais ; jeune, plein de vigueur, que faisait-il sur les planches ?

Sous son habit d'uniforme emprunté, il y avait donc aussi un cœur d'emprunt ; l'orage commença à gronder contre lui, bientôt il éclata avec violence : A bas ! à bas ! s'écria-t-on de toutes parts ; à bas ton patriotisme de comédie ! à bas ton courage d'histrien ! arrache cette croix de ta poitrine !... Autre part que dans les coulisses il y a un véritable canon qui tonne... il y a du véritable sang qui coule ! A genoux ! à genoux ! amende honorable ! Et l'artiste fut obligé de céder ; il détacha sa croix, demanda pardon ; puis, accablé sous le poids de la honte et de la rage, il disparut.

Quatre mois après cette pénible scène, la guerre durait encore, quelquefois désastreuse et inégale, mais toujours honorable et glorieuse pour les Polonais.

Après un succès payé bien cher, hélas ! on organisa des réjouissances publiques. La troupe de comédiens n'était plus composée que de femmes et de vieillards. La salle était pleine de militaires qui venaient momentanément se reposer des fatigues de la guerre. Ce soir là on jouait la même pièce dans laquelle l'infortuné Wdislaw avait été si cruellement chassé.

Au moment où le personnage qu'il avait représenté devait entrer en scène, on vit accourir un homme couvert de sang, vêtu d'un habit d'uniforme en lambeaux, une croix d'honneur sur son sein. C'était Wdislaw : — Mon rôle ! s'écria-t-il, j'ai le droit de jouer mon rôle ! Je n'étais pas sur le champ de bataille parce que mon travail nourrissait ma pauvre mère. Elle est morte, dit-il en pleurant amèrement, elle est morte de misère et de faim ; mais moi... j'ai conquis cette croix que l'on m'avait arrachée. Je l'ai gagnée au prix de tout mon sang ; voyez ! Et il découvrait sa poitrine. — Voyez mes blessures... Ici, à cette place, vous m'avez fait demander grâce ; à votre tour, pardon ! Messieurs, demandez-moi pardon ! mais bien vite, bien vite ! je n'ai peut-être pas le temps de recevoir vos excuses. Il chancelait. Les spectateurs, glacés d'épouvante et saisis de respect, s'inclinèrent devant lui, et quand ils relevèrent la tête, ils ne virent plus sur le théâtre qu'un cadavre dont les mains étaient étendues vers eux en signe de merci et de réconciliation.

Fête de l'Île-Barbe.

Après l'émeute du 12, ce que le mois de mai a produit de plus imprévu, est incontestablement le temps magnifique de lundi dernier. Depuis bien des années, l'orage et la pluie s'étaient donné rendez-vous pour le lendemain de Pâques et de Pentecôte ; dans notre ville, cette remarque était bien plus infaillible que toutes les voix du baromètre. En 1839, il en est cependant advenu autrement : la première partie de l'oracle populaire s'est seule réalisée ; et, puisque notre lundi dernier a fait exception à la règle, nous devons enregistrer l'heureux événement qui servira de chronique à nos petits neveux.

Les pèlerinages à l'abbaye de l'Île-Barbe (isle barbare) furent en grand honneur chez nos pères. Plus tard, l'abbaye disparut, mais le vieil usage demeura ; son caractère seul fut changé. De même que Paris a converti ses processions au monastère de Longchamp en de profanes et luxueuses excursions, de même notre ville a perdu le souvenir de la sainteté de l'Île, et toute la population vient, en bandes joyeuses,



s'ébattre sous les hauts marronniers qui recouvrent des ruines. Trop d'autres ont chanté les rives pittoresques de la Saône et la coquette exposition de l'île, pour que nous venions à notre tour célébrer ce qu'Alexandre Dumas, l'inventeur de la Méditerranée, nomme *la séduisante fabrique*. Qu'ils nous suffise de savoir que les jours fixés pour les visites à l'île sont précisément ceux que la pluie et l'orage affectionnent ; en sorte que la municipalité de l'endroit commande régulièrement quinze jours à l'avance l'impression des affiches qui fixent le renvoi de la fête, par suite du mauvais temps. Ceci, nous le répétons, est devenu coutume, et vous comprendrez, dès lors, tout l'étonnement que vient de produire un caprice lunatique. Les habitants de l'île ne songeaient pas encore à dresser l'échafaudage de leurs orchestres en plein air ; les ménestriers n'étaient point prévenus ; le personnel de cuisine n'était point convoqué, et Thizet lui-même, Thizet, le grand Thizet, qui vole à l'immortalité, porté sur les ailes de ses canards, Thizet, pris au dépourvu, faillit se briser la tête contre ses fourneaux, dans un moment de vertige. Cependant, des courriers ont été lancés sur Lyon ; et bientôt la compagnie des gondoles à vapeur amenait, pêle-mêle entassés, une cargaison complète de musiciens, de comestibles et de marmitons.

Cette expédition multicolore arriva fort à point, car déjà de toutes parts fondaient sur l'île des promeneurs affamés et turbulents. Là, des hauteurs de la montagne, descendent les vivantes avalanches vomies par la Croix-Rousse ; ici, les macédoines montées sur quatre roues s'entreouvrent pour livrer passage aux généreux citoyens dont le transfert a coûté 50 cent. ; puis la vaporeuse balancelle dite *le Chérubin* fend les ondes et jette tout à la fois ses tourbillons de passagers et de fumée. Tout n'est pas là, vraiment ! Voyez déboucher de la rive gauche ces poudreux voyageurs, semblables aux caravanes musulmanes qui, dans la société de leurs chameaux, franchissent les sables du désert et s'en vont à la Mecque ; de joyeux couples de danseurs et de danseuses ont traversé les sables de Vaise, et ne songeant plus aux fatigues mutuellement partagées, retrouvent leur entrain aux premiers sons criards de la clarinette.

Sous le rapport du *tohu-bohu*, jamais les fêtes de l'île-Barbe n'égaleront celle de cette année ; Lyon voulait se dédommager d'une privation trop longue, et peut-être à cause de l'absence des aristocraties nobiliaire et financière, on a vu le peuple se livrer à la plus grosse de ses joies. Qui nous dira les amoureux exploits des modernes *Chauvins* de notre garnison ! Que de bonnets déchirés ! que de pieds écrasés sous les bottes de nos gendarmes ! que de meurtrissures bien chères ! que de flots de vin et d'amour follement épanchés ! quelle orgie et quel bruit ! Que voulez-vous ! c'est ainsi que le peuple s'amuse. Les goûts et les opinions sont libres. Partout l'artiste observe ; et sans doute les tableaux d'un franc abandon sont moins repoussants que ceux de la débauche mystérieuse et musquée.

Mais à quoi donc allons-nous penser ! et n'est-ce pas bien le temps de moraliser, alors que la grosse-caisse résonne comme un planche, et que les instruments de cuivre *grincement les dents* ? Pourquoi s'envelopper de la robe noire d'une caduque philosophie, lorsque la folie, agitant ses grelots, saute et se déshabille ? Silence aux moralistes ! Ici l'ivresse triomphe, la sagesse viendra plus tard. Hélas ! elle est trop tôt venue ; la nuit descend pour surprendre le peuple en son imprévoyance, et causer les désastres du jour ; les corps se sont inclinés sous le plaisir qui brise, ainsi que la peine, et quand ils ont été maculés par une poussière imbibée de sueur, il leur a fallu songer aux lentes difficultés du retour. La fête était finie : gare à ses suites ! gare à son lendemain !

Ceci ressemblait presque aux déroutes copiées par Vernet ; la jeunesse, en qui restait un peu de force, s'est emparée de tous les moyens de transport ; elle a repoussé, dans son dédaigneux égoïsme, vieillards, enfants et femmes, et les malheureux, abandonnés ainsi bien loin de Lyon, se sont péniblement trainés jusqu'au seuil de leurs demeures. Vous les plaindrez peut-être ? Eh bien ! gardez pour vous ces inutiles dépenses de commisération ; nul ne veut de votre facile aumône ; la peine est oubliée, le plaisir seul a laissé des traces. Vienne une nouvelle fête de l'île, et vous verrez encore les exténués d'hier s'exposer demain au même danger, pour goûter un moment d'un même avantage. Il en est des fêtes comme de toutes les choses de notre pauvre monde : chaque médaille a son revers, et toujours, cependant, les médailles subsistent. Le risque d'une défaite ne fait pas renoncer à l'enivrement des victoires ; les chances d'un naufrage ne tuent pas la navigation ; les contre-temps d'amour n'apaisent pas les désirs, n'effacent point les douces souvenirs ; les lendemains de bal n'ont pas fait encore supprimer la dansomanie. Laissons donc aller les choses, et par la crainte d'un mal plus apparent que réel, ne ruinons pas le peu de bien qui se présente.

CAUSERIES.

— Bientôt nous pourrions admirer une des plus belles œuvres dramatiques d'Alexandre Dumas. *Mademoiselle de Belle-Isle*, comédie en cinq actes, est à l'étude, et la première représentation se fera peu attendre.

— M. Eugène G..., engagé pour l'emploi de baryton, fait ce soir son deuxième début dans *la Muette de Portici*.

— M. Provence est toujours à Paris, pour y engager des premiers sujets pour notre Grand-Théâtre. Les démarches de notre directeur sont actives, car déjà on nous annonce l'arrivée et les débuts de M. Ponce dans l'emploi de première basse noble.

— Les contrariétés qu'a éprouvées M. Lambert, lors de son premier début, dans l'emploi des secondes basses, l'a porté à résilier son engagement. Tout en regrettant un acteur qui, par son zèle et son talent, avait su s'attirer jusqu'alors les sympathies du public, nous approuvons une démarche qui met la dignité de l'artiste à l'abri de quelques malveillances.

— Nous lisons dans le *Sémaphore de Marseille* :

Il y a quelques jours qu'un jeune homme, type parfait d'élégance et d'esprit, conduisit au café Casati une dame, vrai modèle de grâce et de tournure parisiennes ; la mise, l'air, le langage de cette dame firent sensation sur un habitué du café, qui, se penchant à l'oreille de l'aimable cavalier, lui demande le nom de la personne distinguée assise à ses côtés. « C'est George Sand, » lui répondit, avec beaucoup de réserve, notre jeune homme. « Je m'en étais douté, » ajouta le questionneur qui, sans plus de façon, vint lier conversation avec la gracieuse étrangère. Celle-ci, femme spirituelle, accepta le nom et le rôle, et porta l'un et l'autre avec beaucoup d'aisance et de gaieté. A tort ou à raison, les nombreux lecteurs de George Sand croient que cet écrivain fume volontiers le cigare ; l'habitué prit son étui et le présenta à cette dame, en lui disant : « Nous savons que vous en faites usage. » Les exigences du rôle acceptées ne permettaient pas un refus ; la jeune Parisienne prit intrépidement le havane, l'alluma et le plaça entre ses lèvres, sans donner le moindre signe de répugnance. D'oreilles en oreilles, le nom de George Sand fut chuchotté ; le groupe s'accrut ; le café Casati s'illumina de littérature, et suspendit les conversations sur les huiles, les cafés, les souffres. L'étrangère, tenant délicatement son cigare qui s'était éteint, et qu'elle refusait poliment de rallumer, malgré les invitations empressées des autres fumeurs, parla romans, poésie, philosophie allemande, avec une grâce spirituelle et une verve magnifique ; elle analysa *les Sept cordes de la Lyre* et donna même des détails circonstanciés et intimes sur le Malgache.

Un négociant, qui lit George Sand, vint gracieusement à cette dame : Si vous daigniez accepter un dîner à ma bastide, je vous le ferais servir sous un *ajoupa*. »

La conversation dura long-temps ; il fallut enfin se séparer, et cette dame, prenant le bras de son cavalier, traversa les rangs des habitués du café, tout émerveillés de l'esprit et de la beauté de George Sand.

LA SALAMANDRE.

Nous recevons la lettre ci-après que nous nous empressons de reproduire. Nous le faisons d'autant plus volontiers que ce n'est pas sans un examen approfondi que nous avons fait l'éloge de l'administration de la *Salamandre* ; cette lettre est tout à la fois une garantie de la prospérité de la compagnie et un témoignage de haute estime pour M. de Lens, son directeur.

« Paris, le 2 mai 1859.

» A M. le rédacteur du journal l'Entr'acte, à Lyon.

» Monsieur,

» En donnant à l'assemblée générale des actionnaires de la Salamandre connaissance de l'heureuse situation de cette compagnie, notre rapporteur n'avait été que l'organe de l'unanimité du comité des censeurs, qui constatait la marche progressive de nos opérations.

» Cependant un seul journal, parmi ceux qui se sont occupés de notre compagnie, a cru pouvoir révoquer en doute l'exactitude du compte-rendu, quoique approuvé par une majorité de plus des quatre cinquièmes des actionnaires.

» Comme nous ne voulons pas que l'opinion publique puisse s'égarer, et qu'il est de notre devoir de veiller aux intérêts matériels et moraux qui nous sont confiés, nous devons attester de nouveau que l'exposé fait par notre rapporteur n'a rien d'exagéré dans ses faits ni dans ses conséquences.

» Sans vouloir relever les attaques dont notre compte-rendu a été l'objet, nous ne ferons qu'une observation. S'il a été décidé que l'émission des actions de la troisième série ne pouvait être faite qu'à une prime de deux pour cent, cela a tenu à ce que les nouveaux actionnaires devant être plus tard admis à participer à des bénéfices acquis, il était juste qu'en échange des sacrifices antérieurs faits par la compagnie, ils lui offrissent une indemnité.

» Dans le but de rendre hommage à la vérité et de donner en même temps au directeur-général une nouvelle preuve de notre confiance, nous vous prions de vouloir bien, M. le rédacteur, insérer la présente dans votre plus prochain numéro.

» Recevez, M. le rédacteur, l'assurance de nos sentiments distingués.

» Signé : MM. le général comte DE MONTLIVALT, président ;

» GUESPEREAU, vice-président ;

» HUET, L. DE LA BOUTERIE, E. GOUGET-DES-

» FONTAINES, E. LAMULONIERE, censeurs. »

— On lit dans le journal le *Droit*, en date du 28 avril :

« Nous avons eu déjà l'occasion de parler, dans une de nos revues industrielles, de la compagnie *la Salamandre*. Nous retrouvons chaque jour dans les journaux de la province de nouvelles preuves de la franchise, de la loyauté et de l'exactitude de son administration.

» Nous nous empressons de reproduire à cet égard la lettre qui suit :

A M. le directeur de l'Hermine.

« Nantes, vendredi 19 avril 1839,

» Permettez, monsieur le directeur, que, dans l'intérêt de mes concitoyens, et en même temps pour rendre hommage à la franchise et loyauté conduite de la compagnie *la Salamandre* contre l'incendie, j'aie recours à votre estimable journal. Je croirais manquer aux sentiments de justice et d'équité si je tardais plus long-temps à emprunter la voie de vos colonnes pour payer à cette compagnie le juste tribut d'éloges et de remerciements qu'elle s'est acquis de ma part.

» J'éprouve un plaisir bien réel à faire connaître aux habitants de notre vaste cité combien j'ai été heureux de trouver, dans la perte que j'ai faite, une indemnité harmonisée avec tous les dégâts occasionnés par le sinistre du 12 du mois dernier, dont le tout a été réglé et payé à ma complète satisfaction. Je dois dire, en outre, que cette généreuse compagnie a voulu supporter elle seule les frais d'expertise et de déclaration auxquels avait donné lieu cet incendie. Je l'en remercie :

» Agréez, etc.

J. MÉTAIREAU, tonnelier. »

— Les deux lettres qui suivent fortifient encore les témoignages honorables que M. Métaireau s'est empressé de rendre publiquement à

cette compagnie ; ce ne sont pas d'ailleurs les premiers que *la Salamandre* a reçus.

« Paris, 12 avril 1839.

» Un incendie est survenu, pendant la nuit du 5 au 6 avril dernier, dans mon établissement situé rue Ste-Marguerite, faubourg Saint-Antoine, nos 20 et 22. La compagnie *la Salamandre*, à laquelle j'étais assuré, s'est empressée de m'en rembourser le montant, bien que des changements survenus dans mon assurance eussent pu donner matière à contestation.

» Je crois devoir à la vérité, monsieur le rédacteur, de faire connaître la loyauté dont la compagnie *la Salamandre* s'est fait un devoir pour le règlement de mon sinistre, et je vous prie en conséquence de vouloir bien insérer ma lettre dans votre plus prochain numéro.

» Recevez, monsieur le rédacteur, l'assurance de ma considération distinguée.

LARROUMETS, fabricant de toiles cirées. »

« Joinville-le-Pont, le 24 avril 1839.

» Le 14 de ce mois, le feu s'est manifesté dans l'une des étuves de notre fabrique de cuirs vernis et toiles cirées, assurée par la compagnie *la Salamandre*, qui a mis le plus grand empressement à faire reconnaître le dommage et à régler l'importance du sinistre en adoptant nos propres évaluations et sans arbitrage.

» Nous croyons, monsieur le rédacteur, devoir reconnaître publiquement la loyauté dont la compagnie *la Salamandre* a fait preuve en cette circonstance, et nous venons en conséquence vous prier de vouloir bien insérer notre lettre dans un de vos plus prochains numéros.

» Agréez, etc.

COULEAUX père et fils. »

Charade.



Des prépositions mon premier fait partie,

Soit fatalité, soit négligence ou folie,

L'homme de mon dernier ne sait pas bien jouer ;

La femme en mon entier trouve un piquant plaisir.

L. C.

Mot de la dernière charade : Chèvre-feuille.

VERGNIOLE, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURS Y FILS, RUE DE LA POULAILLERIE, 19.

LIBRAIRIE.

Chez DURAND DE MONTLOUIS, rue de la Préfecture, n° 2,

On trouve tous les ouvrages nouveaux en lecture, et on abonne au mois et au volume, pour la ville et la campagne.

Extrait du Catalogue des ouvrages en souscription.

MANON LESCAUT, édition illustrée ; 20 livraisons à 50 c. NAPOLEON (texte de Norvins), illustré par Raffet ; 80 livraisons à 25 c.

NAPOLEON (texte de Laurent, de l'Ardeche), illustré par Horace Vernet ; 80 livraisons à 25 c.

PAUL ET VIRGINIE, grande illustration de Curmer ; 153 livraisons à 30 c.

LE MONDE, histoire de tous les peuples ; 20 c. la livraison en noir, et 35 c. en couleur. — L'Histoire de la Terre-Sainte, celles de France et d'Angleterre, sont entièrement terminées ; 10 livraisons de l'Espagne sont en vente.

CONTES DE LAFONTAINE, illustrés par J.-J. Grandville ; 34 livraisons à 50 c. (terminé).

BUFFON, 150 livr. à 50 c., formant 6 magnifiques volumes grand in-8, avec planches coloriées. Ouvrage entièrement publié.

CONSTANTINOPLE ILLUSTRE, album avec texte de 96 splendides gravures sur acier, exécutées à Londres par les premiers artistes. — L'ouvrage complet aura 48 livraisons. 20 livraisons ont paru.

VOYAGE dans la Russie méridionale et la Crimée. — Les Mille et une Nuits. — Les Anglais peints par eux-mêmes. — Biographie universelle. — Fables de Versailles. — Lettres d'Héloïse et d'Abelard. — Histoire de la Révolution française. — OEuvres complètes de Lamartine, etc.

NOTA. — Les publications terminées se délivrent toujours par livraisons à MM. les souscripteurs nouveaux.

Mille de Belle-Isle, l'Alchimiste, derniers ouvrages dramatiques d'Alexandre Dumas, ainsi que toutes les pièces de théâtre récemment publiées, se trouvent à la même adresse.

DRAGÉES ARABIKES

De ROMAN, pharmacien, rue du Plat, n° 13, à Lyon.

Cette préparation, d'un goût infiniment agréable et balsamique, est employée avec le plus grand succès dans tous les rhumes, toux, asthmes, enrouements, et toutes les autres affections de poitrine, qu'il guérit en très-peu de temps.

Prix : 1 f. 25 c. la boîte. — Dépôt place des Terreaux, à l'ancienne maison Véricel.

AVIS.

FABRIQUE ET MAGASIN, quai St-Antoine, 16.

Nous avons signalé le Briquet-Millaud comme le meilleur qui ait paru jusqu'à ce jour, n'offrant aucun danger, pouvant se porter dans la poche, même étant débouché. Ce briquet est toujours garanti pour cinq années de durée.

Nous prévenons les amateurs que plusieurs colporteurs, qui vont dans les maisons et dans les cafés, se permettent de vendre des briquets qu'ils disent être des BRIQUETS-MILLAUD, ce à quoi le public ne doit point avoir confiance, attendu que le sieur MILLAUD n'a vendu et ne veut vendre à aucun colporteur de ses briquets ; les personnes qui désirent les avoir ne peuvent les trouver que chez lui.

On trouve dans le même magasin la Pommade minérale pour faire couper les rasoirs, ainsi que l'Essence du savon pour faire la barbe. En se servant de ces produits chimiques du sieur Millaud, on est surpris des résultats avantageux que cela produit.

Chaque objet de son industrie porte la signature du sieur Millaud à la plume, afin qu'on n'ait confiance qu'à elle seule.

M^{me} BIESTRA, TRAITEUR,

Grande rue de l'Hôpital, n° 19, au 1^{er}, à Lyon, SERT A LA CARTE ET A PRIX FIXE.

Pour 1 fr. on a demi-bouteille, potage, 3 plats et 2 desserts. — Pour 1 fr. 20 c., demi-bouteille, potage, 4 plats au choix et 2 desserts. — Pour 1 f. 50 c., bouteille, potage, 4 plats au choix et 3 desserts.

On trouve dans cet établissement promptitude et propreté dans le service.

SPECIFIQUE WARTON

Nouvelle découverte anglaise contre le

MAL DE DENTS

Seule guérison certaine, réellement instantanée et absolument radicale. Prix : 2 fr.

Nota. On délivre à l'acheteur un Bon au moyen duquel, s'il n'est pas guéri, il pourra se faire rembourser les 2 fr. qu'il aura payés.

Tout médecin, tout pharmacien, tout dentiste, tout directeur d'hospice, toute sage-femme, toute religieuse attachée aux hôpitaux, dans toute la France, obtiendra gratuitement, contre son simple reçu, une boîte, à 2 fr., du Spécifique, dans toutes les pharmacies où sa qualité comme médecin, dentiste, etc., sera connue, et où l'on en vend, aussi bien qu'à l'entrepôt ci-dessous, et au Dépôt général, à Paris, rue Richelieu, 68, pour qu'il soit ainsi à même, sans aucun déboursement, de comparer le résultat que le Spécifique Warton pourra produire, avec celui de tout autre remède contre le mal de dents offerts jusqu'à ce jour, et ainsi de constater que ce Spécifique guérit sûrement, instantanément et radicalement le mal de dents dans tous les cas cruels et difficiles où les autres remèdes ne procurent aucun ou presque aucun soulagement.

Se vend, à Paris, au Dépôt général du Spécifique Warton, rue Richelieu, 68, et chez tous les pharmaciens du royaume.

MUSIQUE VOCALE,

Place du Plâtre, n° 10.

On inscrit de 3 à 4 heures (voir les affiches).

Fabrique d'Eaux minérales

De ROMAN, pharmacien, rue du Plat, n° 13, à Lyon.

Prix des eaux de Seltz, de St-Alban, St-Galmier, 15 c. la bouteille. — Les limonades gazeuses se vendent 50 c.

On trouve à la même adresse toutes les autres Eaux minérales de France et de l'étranger.

ÉLIXIR DE CARDAMONE,

Composé au kinkina, pour l'entretien des gencives et la propreté de la bouche, par M. MACORS, pharmacien, rue St-Jean, n° 30.

Une demi-cuillerée à bouche, étendue, chaque matin, dans un verre d'eau, suffit pour donner aux dents une blancheur parfaite.

PRIX DU FLACON : 2 F. 50 C.

Avis aux Naturalistes.

Minéraux de divers pays, Oiseaux des Hautes-Alpes, Plantes de Suisse, de Savoie, du Dauphiné, du Mont-Cenis, d'Italie et de Sardaigne, Algues marines très-bien préparées. — Grande rue Mercière, hôtel d'Avignon, 56, tous les jours jusqu'à une heure.

MAISON CENTRALE A PARIS.

ANCIENNE MAISON VUILLERMET. AUX DEUX JUMENTAUX,

Galerie de l'Argue, 44, 46, 48 et 50.

MICHEL ET BERTHE,

Successeurs,

Marchands Tailleurs de Paris,

Préviennent MM. les consommateurs, principalement ceux qui ont l'habitude de se faire habiller dans la capitale, qu'ils trouveront dans leurs magasins un choix considérable d'habillements tout confectionnés, et une quantité d'étoffes en pièces de haute nouveauté.

Manteaux, Redingotes, Habits, Pantalons, Gilets, Robes-de-chambre, etc. etc.

En 40 heures

UN HABILLEMENT COMPLET ET DE COMMANDE

SERA RENDU.

Les soins, la coupe et l'élégance que nous offrons à nos acheteurs, sont pour nous une garantie de la préférence.